

SAMIR AMIN : UN DISSIDENT AU SEIN DE LA GAUCHE

Iba FALL

Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal)

E-mail : adhame_fall@yahoo.fr

Résumé : Comment expliquer le caractère total et radical de la critique dans la pensée de Samir Amin ? Est-ce que les seules convictions marxistes de l'homme peuvent justifier une telle posture qui fait de lui un vrai dissident ? Mêlant une lecture profonde de l'auteur à une tentative de psychanalyse appliquée à sa personnalité militante et à son contexte historique, nous avons tenté d'y répondre. Chez Amin, la critique n'a pas de frontières, elle ne ménage même pas la forteresse marxiste et ne rechigne pas de démontrer les aspects « positifs » du Capitalisme. Cependant, elle ne s'ouvre point sur le nihilisme. Elle conforte finalement les multiples dimensions de la personnalité du penseur Samir Amin : militant, économiste, théoricien, expert, professeur, politique, écrivain...

Mots-clés : capitalisme, déconnexion, dissident ; marxisme, militantisme.

Abstract: How to explain the total and radical character of criticism in the thought of Samir Amin? Can only his Marxist convictions justify such a posture that makes him a true dissident? Combining a profound reading of the author's work with an attempt of a psychoanalysis applied to his militant personality and his historical context, we have attempted to answer these questions. With Amin, criticism has no boundaries; it does not even spare the Marxist fortress and does not hesitate to demonstrate the "positive" aspects of Capitalism. However, it does not open to nihilism. It finally reinforces the multiple dimensions of the personality of the thinker Samir Amin: militant, economist, theoretician, expert, professor, politician, writer.

Keywords : Dissident ; Marxist; capitalism; activism; disconnection.

Introduction

Ce présent article cherche à démontrer le caractère totalement rebelle de la pensée de Samir Amin dont la parfaite illustration est, d'abord, la critique objective et évolutive du capitalisme, ensuite, la critique formelle du marxisme dans son adaptabilité et, puis, la reconnaissance de quelques aspects positifs et historiques du capitalisme libéral –du moins au plan

politique-. Cela ne contredit point son statut de théoricien du marxisme et des socialismes dont il est complètement convaincu de porter les vraies alternatives à la crise mondiale actuelle. Dans la préface du livre de N. Foé, *Le post-modernisme et le nouvel esprit du capitalisme sur une philosophie globale d'Empire*, S. Amin (2008, p. 23) considère que :

L'alternative objectivement nécessaire et possible implique donc le renversement des rapports sociaux qui assurent la domination du capital en général et celle des centres sur les périphéries en particulier. Comment qualifier cette alternative autrement que par l'expression de socialisme à l'échelle mondiale ? Un système dans lequel l'intégration des êtres humains se ferait non plus exclusivement par « le marché » (qui, dans les conditions du capitalisme contemporain exclut plus qu'il intègre), mais principalement par la démocratie, prise dans son sens le plus plein et le plus riche.

Nonobstant son attachement orthodoxe à l'idéal socialiste, cela ne fait point de lui un nihiliste. Qu'est-ce qui peut donc justifier un tel esprit critique qui n'épargne aucune partie ?

Tout en soulignant quelques aspects saillant de l'argumentaire de la critique d'Amin, nous nous baserons sur deux justifications à la fois historiques et culturelles : son héritage familial et contextuel, d'une part, et sa double casquette de théoricien et de praticien de l'économie d'autre part. Pour la méthodologie, nous tenterons, tout en spécifiant ses différentes postures critiques, de faire une sorte de psychanalyse de la personnalité intellectuelle de l'homme en la mettant en rapport à ses postulats économique-scientifique et aux contextes idéologiques et historiques.

1. Samir Amin : L'homme est le reflet de son histoire

Étant né en 1931, à la croisée des chemins de deux civilisations, d'un père égyptien et d'une mère française, Samir Amin s'est très tôt nourri à la sève critique de la multi-culturalité. Par ses positions personnelles très raffinées et audacieuses, il ne pouvait moins assumer son héritage multiculturel, comparé à des figures de la multi-culturalité comme Amin Maalouf, Albert Camus et bien d'autres. À cette identité socioculturelle multiple s'ajoute le bouillonnement idéologique du contexte égyptien qui l'a vu naître et grandir parmi les revendications multiples : nationalismes, communisme, fascisme, panarabismes, colonialisme, panislamismes, impérialisme, deuxième guerre mondiale, etc.

Ayant fait ses études élémentaire, moyen et secondaire en Égypte et ses études supérieures en France, Samir Amin avait déjà les germes d'un futur penseur dissident. Ainsi tous ces éléments recouperont-ils, un peu plus tard, le caractère multidimensionnel de son militantisme de la première heure, c'est-à-dire celui du contexte historique et celui du marxisme¹, inspiré par le sentiment de révolte face à toute injustice. La définition que K. Touré (Blog Panorama Critique, 21 juillet 2013) donne ici au terme militantisme prouve justement que Samir Amin est un militant au sens plein du mot :

Le militantisme est donc *un esprit universel* qui trouve son origine dans la nature permanente de *l'injustice* fabriquée par les pouvoirs, toutes les formes de pouvoir qui organisent le monde. Mais le militantisme c'est plus qu'une réaction, c'est une déconstruction-construction, une volonté de bâtir un autre monde, « un monde meilleur » ; c'est la raison pour laquelle les grands militants apparaissent comme des rêveurs, des utopistes, des romantiques.

C'est pourquoi, après avoir cité les exemples de Mahatma Gandhi, Martin Luther King, Ernesto Che Guevara, Imam Hassan Al Banna, Nelson Mandela, Yasser Arafat, Abraham Serfati du Maroc, Mamadou Dia, Cheikh Anta Diop, Tidiane Baydy Ly, Lamine Senghor et du camerounais Ruben Um Niobé, K. Touré renchérit (Blog Panorama Critique, 21 juillet 2013) :

1 Pour le contexte historique, le professeur Demba Moussa Dembélé écrit à propos de son engagement entre 1947 et 1957 :

« Il avait en effet été militant très actif dans l'Union Nationale des Étudiants de France (UNEF), dans le Parti Communiste, mais également dans les organisations d'étudiants anticolonialistes. Que ce soit celles des pays arabes, dont l'Égypte, ou celles des pays asiatiques et africains, qui étaient représentées en nombre à Paris à l'époque, au sein desquelles se trouvaient des Vietnamiens notamment, des Nord-Africains et des Africains au sud du Sahara. C'est dans ce contexte qu'il fit la connaissance d'une bonne partie de ceux qui allaient devenir les premiers dirigeants politiques de l'Afrique noire « francophone » postindépendance, ainsi que des jeunes du Moyen-Orient qui étaient très nombreux à l'époque en France, comme les Syriens et les Irakiens, entre autres. » *Samir Amin : intellectuel organique au service de l'émancipation du Sud*, Dakar : CODESRIA, 2011, pp. 5, 6.

Pour le marxisme, nous faisons allusion à la découverte prématurée de la lecture de Karl Marx. Répondant aux questions du professeur Demba Moussa Dembélé, S. Amin déclare ceci : « J'ai été un lecteur précoce de Marx. Je me sentais politiquement, moralement, même à l'époque de mon adolescence, proche du communisme. Je me déclarais même adolescent au Lycée, communiste, sans très bien savoir ce que ça pouvait dire. Mais ça voulait dire quand même quelque chose : une préoccupation sociale, une préoccupation de libération des êtres humains de toutes les formes de l'exploitation et de la misère. », *Ibid.* p. 15.

Le militantisme ne se donne pas de frontières idéologiques. On trouve des militants authentiques chez les communistes, les islamistes, les anarchistes, les altermondialistes, les écologistes, les monarchistes, les souverainistes et les droits de l'homme. Ce « pluralisme » s'explique par le caractère universel de l'esprit militant.

Pratiquement, tous les grands auteurs qui ont été destinés à naître et grandir entre plusieurs cultures ont adopté des postures intellectuelles très équilibrées. Mais l'équilibre se mêle parallèlement à un esprit rebelle qui conforte en eux un attachement indéfectible à la liberté. Ces auteurs semblent mieux définir une identité équilibrée. Il y a, de ce point de vue, une ressemblance entre Samir Amin et Amin Maalouf. Tous les deux ont su inscrire positivement la posture multiculturelle et historique dans le compte du militantisme. En ce sens, A. Maalouf (1998, p. 8-9) condamne les identités fermées et sectaires :

Et lorsqu'on incite nos contemporains à « affirmer leur identité » comme on le fait si souvent aujourd'hui, ce qu'on leur dit par là c'est qu'ils doivent retrouver au fond d'eux-mêmes cette prétendue appartenance fondamentale, qui est souvent religieuse ou nationale ou raciale ou ethnique, et la brandir fièrement à la face des autres.

Tout ce cocktail semble positivement façonner la personnalité militante du professeur et pionnier de la première heure. Si nous insistons, en effet, sur cet aspect culturel, intellectuel et social de l'homme, c'est parce que nous voulons mettre le doigt sur une dimension assez rarissime chez les militants marxistes de la première heure – qui plus est très endoctrinés – et ayant baigné dans des contextes pleins de radicalismes. Il s'agit de l'ouverture d'esprit et de la liberté de penser d'Amin. Le contexte historique dans lequel a grandi Samir Amin, était pourtant propice à la radicalisation. Dans notre ouvrage *L'islam politique* (2014, p. 89), nous écrivions :

Au plan historique l'Égypte connaît à peu près la même réalité politique que l'Algérie, car elle fut aussi tiraillée entre un colonialisme à outrance et la fougue des masses populaires avides d'exprimer leur identité islamique, mais aussi arabe. Elle constitue ainsi un terrain politique complexe où s'activaient des courants divers : les nationalismes, les panislamismes et des structures laïques gauchistes.

Mais ces deux valeurs militantes (citées supra) le poussèrent à mener des critiques au sein même de la forteresse doctrinale marxiste et, d'autre part, à porter une critique positive sur quelques aspects du capitalisme qu'il

a pourtant, sa vie durant, observé et critiqué jusque dans ses moindres métamorphoses et subtilités.

2. Amin et la critique interne de postulats du marxisme

Le point particulièrement frappant du militant Samir Amin est son courage de critiquer les postulats de Karl Marx à partir de lectures externes des socialismes et du communisme. Il confronte ainsi la nécessaire adaptabilité des postulats de Marx à l'évolution historique du monde, aux dynamiques qui doivent être créées entre les forces du Sud et les pôles défavorisés des pays du Nord. Son génie se situe déjà à ce niveau fédérateur doctrinal, en dehors de toute frontière idéologique. L'une des premières critiques aminiennes des postulats marxistes de base sera le rejet de l'ancienne « configuration » de la dialectique des classes historiques prolétaires/bourgeoises [lutte des classes] qui aurait porté, sur une longue période, la critique marxienne du Capitalisme. La théorie de la lutte des classes chez Marx ([1848], p. 20) s'appuie sur son postulat de départ : « Que démontre l'histoire des idées, si ce n'est que la production intellectuelle se transforme avec la production matérielle ? Les idées dominantes d'une époque n'ont jamais été que les idées de la classe dominante ». Si la thèse marxienne reste toujours valable, le paradigme de la lutte des classes qu'elle justifiait devient cependant caduc.

Selon Amin le Sud autant que le Nord s'est complexifié en comportant désormais des sous-classes très paradoxales au plan social et doctrinal. On peut trouver, en effet, au sein du bloc Nord des tendances qui sont favorables aux revendications sociales portées par le Sud. En ce sens, j'aime bien cette caricature vraie de la militante D. Fawzy-Rossano (1997, p. 271) :

Paris, 17 octobre 1994. Journée mondiale de la misère. J'avais cru, lorsque réveillée avant 6h j'entendais tousser un homme, qu'il s'agissait d'un africain se rendant à son travail. Tout le monde sait que l'africain ne supporte pas le froid européen. Mais non, l'homme qui tousse est un sdf blanc ; disposant d'un carton et d'une couverture, il dort dans le renforcement de la porte d'entrée du bâtiment EDF, face au logement que j'occupe.

Au-delà du phénomène réel de la « lutte des classes », critiqué et jugé caduc par Amin, nous devons nous intéresser plus à sa méthodologie qui sous-tend la critique d'un tel postulat doctrinal (et de bien d'autres). En tant

que théoricien méticuleux et chevronné, il a analysé un fait particulier, d'une époque particulière et annoncé par un auteur lui-même particulier (Marx), à partir d'un principe général en épistémologie : l'altérité ou la subjectivité ou l'historicité qui caractérise la théorie scientifique. Autrement dit, entre la théorie scientifique et le phénomène socio-historique s'interpose ce principe. Dans les temps et les espaces différents, une évolution permanente de la doctrine et des postulats s'impose.

Fort conscient de ce principe qui est quasiment devenu une valeur primordiale en sociologie des sciences, il l'applique à tous les postulats théoriques du marxisme. H. V. Stackelberg (2001, p. 331) précise :

La question de la subjectivité de la connaissance scientifique nous interpelle plus que jamais. La subjectivité est due à la race, aux caractéristiques d'un peuple, au développement et à la situation historiques, au milieu, à l'environnement, à l'expérience de la vie, à la conception du monde et à la volonté politique du chercheur. Le rationalisme et le libéralisme conséquent niaient dans une insouciance naïve ce caractère conditionnel ; le matérialisme historique l'élevait à une loi de la conscience humaine et le liait exclusivement à la situation sociale.

Amin comprend rigoureusement alors le principe de mouvement consubstantiel au matérialisme dialectique de Karl Marx. Il ne fige pas les postulats, il les réadapte. Les jugements d'Amin tiennent compte, à la fois, de la dialectique « espace/temps » et de la liaison entre la lecture interne (doctrinale) et l'observation lucide des transformations du monde extérieur. Voilà ce qui est le fil rouge de la critique d'Amin qu'il applique sans complaisance, en bon théoricien et praticien économique², autant au libéralisme, au marxisme qu'aux socialismes. Compte tenu du succès économique de son intervention au Mali, selon D. M. Dembélé (2011, p. 6), « C'est pourquoi il a été reçu en invité d'honneur à Bamako lors du 50^e anniversaire de l'indépendance du Mali en septembre 2010 ».

Dans le souci de surveiller ce « principe de mouvement », Amin lui-même révéla au professeur D. M. Dembélé (2011, p. 16) s'être destiné la charge de relire le *Capital* de K. Marx (1901) tous les vingt ans de sa vie parce qu'il le considère, par ailleurs, essentiel dans son parcours intellectuel et dans la compréhension de ce qu'il y a de plus fondamental dans la

² Beaucoup d'expériences d'intervention au niveau de pays différents peuvent être citées ici mais, pour restreindre notre champ théorique et ne pas trop s'éloigner, on va juste évoquer l'exemple du Mali où l'expert Samir Amin a servi entre 1960 et 1963.

conception marxienne de l'essence du capitalisme. On peut dire ainsi, et en caricaturant, que le Amin théoricien complète le Amin technicien et observateur des phénomènes du monde. Le contexte historique de Marx ayant évolué autant que la bourgeoisie et les classes ouvrières, le postulat de la « lutte des classes »³ devrait, par conséquent, se transformer voire disparaître. Le paradigme de la « lutte des classes » est dépassé en ce sens que la crise est universalisée. Amin parle de « *l'empire du chaos* ».

Le deuxième niveau critique concerne les alternatives des socialismes. Il s'agit de la nécessité d'une auto-réforme que doivent mener les pays du Sud qui aspirent à l'élimination du système dominant actuel, destiné de toute façon à disparaître selon Samir Amin ; ils doivent passer d'abord par la transformation, à l'interne, de leurs propres structures sociales et politiques avant d'espérer combattre efficacement le capitalisme libéral. Chez Amin, deux révolutions semblent nécessaires à ce niveau, donc la plus urgente n'est pas la fin du capitalisme (de toute façon sénile et vouée à la mort) mais plutôt les grandes réformes au sein des pays et courants porteurs de cet objectif socialiste d'abord.

Désormais, il ne suffit plus seulement « d'unir les prolétaires de tous les pays », conformément au vœu historique de Karl Marx, mais il faut plus que cela car, d'abord, les prolétaires ne contrôlent ni ne dominent leurs propres pays. C'est là où se situe l'originalité de la critique de Samir Amin. Il se veut très réaliste et méthodique. Selon D. M. Dembélé (2011, p. 16) :

Aux yeux du Pr. Samir Amin, ces changements ne peuvent provenir que d'alternatives radicales dans le cadre de la Longue Tradition au Socialisme. Mais pour atteindre cet objectif, il faut une Gauche Radicale qui doit renouer avec les valeurs qui sont les siennes, à savoir la lutte pour les transformations économiques et sociales profondes dans le cadre du socialisme, qui est un stade supérieur de la Civilisation Humaine.

Pour lui, toute l'histoire des faillites et échecs des systèmes socialistes, autant dans l'Europe de l'Est que dans le monde asiatique,

³ Pour donner un exemple simple sur le caractère caduc de l'idée d'une classe ouvrière homogène, déjà avant la deuxième guerre mondiale, l'effort d'unifier les forces ouvrières au plan mondial avait germé. Mais, après la guerre, avec les stratégies d'alliances conséquentes, tous les efforts ont été disloqués aux niveaux, à la fois, local et universel. Au niveau, local on peut donner l'exemple des classes ouvrières au sein de la seule Allemagne. À la lumière de cette donnée, on peut dire que l'analyse d'Amin tient sur beaucoup de paramètres et dans une parfaite interdisciplinarité.

passant par les organisations africaines et de la diaspora sud-américaine et des mouvements dans les pays du Nord, doit sérieusement être étudiée et les leçons doivent servir à quelque chose. Il a lui-même et à juste titre analysé ces expériences et c'est ce qui l'autorise, dans ses propositions d'alternatives, à attirer l'attention sur l'impératif de ne point reprendre les mêmes erreurs des « alternatives socialistes caduques ». Une telle option dans son approche peut être qualifiée de « réalisme méthodologique », ce qui éloigne d'emblée la pensée d'Amin de toute utopie⁴. À propos des théoriciens historiques du socialisme utopique, l'économiste Makhtar Diouf (2010, p. 152) déclare métaphoriquement, en effet, qu'« Ils s'attaquent aux effets, non aux causes. Ils prennent l'ombre pour la proie ». Parmi les preuves du caractère socialiste et progressiste de son alternative, qui s'inspire également des contradictions de stratégies socialistes, figurent les propositions concrètes qu'il a formulées afin de donner corps à la *déconnexion* (S. Amin, 1985). Sur ce projet, S. Amin (1991, p. 12) écrit :

Ces pays et grandes régions susceptibles de coordonner leurs visions doivent soumettre leurs rapports mutuels aux impératifs de leur développement interne et non l'inverse, c'est-à-dire se contenter de l'ajuster à l'expansion mondiale du capitalisme. Telle est la définition que je me fais du concept de la déconnexion, qui n'a rien à voir, comme on le voit, avec celui d'exclusion subie ou de retrait autarcique.

Selon Amin, l'entreprise de déconnexion aura pour visée fondamentale d'imposer à la démocratie libérale et au système dominant qui l'adopte la dimension démocratique manquante, c'est-à-dire son caractère social et humaniste. Pour réaliser ce pari, il propose **six objectifs**⁵ dont les

4 Voir en la matière, comme c'est un exemple doctrinalement proche, l'exemple du socialisme utopique théorisé et incarné par des penseurs du 19^{ème} siècle Saint-Simon, Fourier et Owen dont le modèle est fondé sur la stratégie lacunaire consistant dans l'application d'un impôt progressif sur le revenu, ce qui revient à prélever sur les riches pour donner aux pauvres, ignorant ainsi la base sociale réelle des méfaits des inégalités liées au capitalisme.

5 Le présent travail ne pouvant pas offrir un espace pour dérouler tous les quatre autres objectifs du plan d'Amin, je tiens à les énumérer ici. Le troisième objectif envisage un lissage des nouveaux rapports entre le « mouvement », les partis de gauche historique, populiste et les « nouvelles forces » qui rallient la réforme. Le quatrième objectif doit créer des espaces de débat sur trois axes : le rôle de l'intelligentsia, le contenu culturel du projet de déconnexion et le débat sur la perspective à longue échéance, c'est-à-dire la pensée prospective. Cinquièmement, il importe de systématiser et de réhabiliter l'histoire

deux premiers sont plus essentiels en rapport à notre sujet. Les deux premiers sont structurels tandis que les quatre autres servent de recentrage aux stratégies et idéaux de tous les mouvements et forces de gauche qu'Amin juge *a priori* caduques et souvent inefficaces sans les réformes appropriées. Pour lui (1991, p. 23), « Il vaut mieux s'employer à rechercher les formes nouvelles d'une déconnexion appropriée aux conditions nouvelles ».

Le premier objectif consiste dans la « *repolitisation démocratique des masses* ». Il s'agit de recréer des cadres de revendication démocratique qui sortent des « sentiers battus » des partis (politiques) et des mouvements déjà acquis à la cause capitaliste. Le deuxième objectif est la « *repolitisation démocratique du peuple* ». Structurellement lié au premier, cet objectif exprime le souci d'une cristallisation des acquis sociaux dans le cadre national, c'est-à-dire convaincre le peuple de la possibilité constante du développement endogène. Il doit être articulé autour de trois tâches : « l'auto-organisation », « l'auto-développement » et « l'auto-défense ». Celles-ci traduisent une volonté de reconquête d'une indépendance totale déjà compromise par le capitalisme libéral des marchés. Économiquement, ce repli créera la richesse au niveau des masses défavorisées tandis que les valeurs démocratiques restent transversales.

3. Amin et son « éloge » du capitalisme !!?

Le sous-titre peut sembler provocateur ! C'est plutôt un prétexte pour démontrer un aspect de l'honnêteté intellectuelle du professeur Samir Amin. Parallèlement à la distance critique et le manque de dogmatisme vis-à-vis de l'appropriation des schèmes de la doctrine marxiste, Samir Amin adopte la franchise posture militante pour accepter et « louer » les aspects « positifs » du capitalisme. Mais il faut d'emblée préciser qu'il fait allusion à la *philosophie* politique du capitalisme historique qui a secrété les valeurs modernes de la démocratie européenne.

révolutionnaire récente. Le sixième objectif recherche et met en œuvre des mécanismes qui garantissent le « dialogue démocratique nécessaire » entre toutes les composantes du mouvement.

Avant tout, il est question des valeurs de liberté, « d'égalité » et de citoyenneté qui auraient fondé la philosophie des Lumières. S. Amin (1991, p. 66) considère ainsi que :

la démocratie jacobine dépassait les exigences de la simple mise en place d'un « pouvoir bourgeois ». Bien que fonctionnant dans un cadre défini par la propriété privée, son souci d'établir un pouvoir réellement au service du « peuple » entrainait en conflit avec l'exigence bourgeoise pure et simple.

Selon Amin, même si les révolutions européennes modernes n'ont pas empêché l'installation de la classe bourgeoise capitaliste, à cause de la démocratie représentative et de son corollaire à savoir la propriété privée, elles ont tout de même le mérite d'avoir jeté les bases d'une libération par rapport à des oligarchies féodales et religieuses entretenues dans le cadre de l'*Ancien Régime*. Rappelons avec R. Aron (1965, p. 21) que « L'ancien régime était fondé sur l'inégalité des conditions, sur une noblesse, enracinée dans le sol ». Autrement dit, Amin précise que ce mérite s'inscrit strictement dans le volet politique du capitalisme historique qui contraste malheureusement avec l'aliénation consubstantielle à son modèle économique. S. Amin (1991, p. 106) renchérit :

Sans doute n'y a-t-il pas lieu de mépriser l'héritage de la démocratie bourgeoise occidentale : le respect des droits et de la légalité, l'expression libre de la diversité des opinions, l'institutionnalisation des procédures électorales et de la séparation des pouvoirs, l'organisation de contre-pouvoirs, etc. Mais il n'y a pas lieu de s'arrêter là. La démocratie occidentale n'a pas de dimension sociale.

Ensuite, concomitamment à la critique dualiste du capitalisme et de la mondialisation dont il scelle théoriquement et empiriquement les histoires, Amin prend le soin de reconnaître le « dynamisme » du capitalisme qui est la capacité de se muer insidieusement et de « renaître » de ses cendres. Malheureusement, ses adaptations ne sont rien d'autres que l'exploitation de la misère des peuples et le pouvoir de phagocyter des pays qui étaient historiquement hors de son système. Dans *Déconstruire le discours néolibéral* (2014, p. 13), on peut lire :

[...] le Pr. Samir Amin a tenu à souligner que le capitalisme est un système obsolète qui n'a plus rien à offrir à l'humanité, sinon encore plus de misère, d'inégalités et de destruction de ressources humaines (chômage à une échelle sans précédent ; sous-emploi de millions de personnes) et de la nature (aggravation du changement climatique ; dégradation de l'environnement).

Néanmoins, le génie quelque peu maléfique du capitalisme a longtemps été l'élargissement de son système au-delà de ses barrières idéologiques d'antan. Littéralement, il n'existe plus de frontières idéologiques, y compris chez les pays qualifiés jadis de foyers naturels du communisme ; de l'avis de beaucoup d'analystes, leurs expériences de reconversion ou de tentatives d'adaptation d'un schème (politique) du capitalisme se sont majoritairement soldées par un échec. L'exemple de la Russie dans la phase post crise financière des années 90 est très illustrant. J. Stiglitz⁶ (2003, p. 73) souligne ce paradoxe :

La transition tant vantée des ex-pays communistes à l'économie de marché, censée apporter à leurs peuples une prospérité sans précédent, les a plongés dans une pauvreté sans précédent. Désastre si gigantesque qu'à l'été 1999 le *New York Times* demandait : « Qui a perdu la Russie ? ». [...] mais les chiffres étaient vraiment atterrants. En remplaçant un communisme moribond et décadent par l'efficacité capitaliste, on prévoyait une énorme croissance de la production. Résultat : le PIB a baissé de 40% et la pauvreté a été multipliée par 10. Dans les autres économies en transition qui ont suivi les conseils du département du Trésor et du Fonds monétaire international, le bilan a été du même ordre.

Tous les pays qui se sont inscrits dans la même logique ont également connu le même fiasco. La particularité d'Amin c'est qu'il a été parmi les premiers analystes à déclarer la fin de la structuration géostratégique à partir des blocs idéologiques. Autrement dit, les blocs se forment non point suivant les affinités doctrinales mais plutôt au gré des jeux d'intérêts multiples (géopolitiques, géostratégiques, économiques et militaires) régulés par le marché. Mais ce qui est plus extraordinaire encore, avec lui, c'est qu'il mette cette rupture historique du découpage idéologique des blocs en rapport à sa critique sévère du Capitalisme.

Mais avant cette étape de fusion d'intérêts au détriment des courants idéologiques, il souligne d'abord la phase d'hégémonisme unique des États-Unis correspondant à la première phase de la deuxième mondialisation ou « nouvelle mondialisation ». Pour S. Amin (1991, p. 7) :

[...] à partir de 1945, le marché mondial se construit sous la protection de l'hégémonie des États-Unis, dans l'atmosphère de la bipolarisation militaire et idéologique et de la guerre froide. Durant cette phase le conflit Est-Ouest

⁶ Joseph Stiglitz était conseiller économique à la maison blanche sous Bill Clinton, économiste en chef et vice-président de la Banque mondiale entre 1997 et 2000 et prix Nobel d'économie en 2001.

apparaît comme le conflit socialisme-capitalisme alors qu'il ne s'agit que d'une forme –mais la plus radicale- du conflit périphéries/centres.

Après cette période, le monde bascule dans une nouvelle configuration qui correspond à la deuxième phase de ce qu'Amin qualifie de *nouvelle mondialisation*. Pour lui (1991, p. 8) :

La nouvelle mondialisation est caractérisée par une interpénétration « tripolaire » (entre les États-Unis, le Japon et la CEE) sans précédent, qui se traduit non seulement par une intensification des échanges commerciaux inter-centres, mais aussi et surtout par une interpénétration des capitaux.

Ces lectures l'amèneront à critiquer sans complaisance le Japon et la Chine dans leur enrôlement successifs au système capitaliste dominant ; ainsi place-t-il successivement le Japon et la Chine parmi les acteurs de l'accumulation capitaliste, malgré leurs affinités historiques envers le communisme et les socialismes et le « détachement » de la Chine. Samir Amin ira plus loin dans la critique de ce qui semble être le paradoxe des pays du Sud, notamment, ceux considérés comme des ex-pays communistes aujourd'hui affiliés au marché.

Mais cette critique est faite progressivement, suivant l'évolution de sa critique de la polarisation qui, à ses yeux, est la caractéristique fondamentale du capitalisme à travers le système-mondial. Successivement, il critiquera, d'abord, la triade –États-Unis, Japon et la CEE- qui se forme au terme de la première phase qu'il qualifie de « *nouvelle mondialisation* », c'est-à-dire à partir de 1970⁷ jusqu'en 1996, qui correspond au « *conflit des centres* » ou au « capitalisme des monopoles ». À partir des années 90, il change de paradigme pour désigner les 5 puissances : États-Unis, Chine, Japon, Allemagne et Europe, comme étant l'incarnation du système-monde, avec une suprématie plus assurée par les trois premiers.

À la fin du XX^{ème} siècle, on passe du « capitalisme des monopoles » au « capitalisme des monopoles généralisés ». Selon Amin (1991, p. 8) :

C'est le passage vers la fin du XX^e siècle du capitalisme des monopoles à ce que j'appelle le capitalisme des monopoles généralisés, c'est-à-dire la formation d'une centralisation du capital sans commune avec celle de la

⁷ La première phase (1815-1914) correspondait à l'ouverture d'un marché mondial [particulièrement entre 1848 et 1896] et reste marquée, entre autres, par le contraste entre les « centres industrialisés », c'est-à-dire États nationaux bourgeois, et les périphéries (colonies et semi-colonies non industrialisées), puis par l'hégémonie britannique qui sera brisée par l'accentuation de la concurrence entre les États-Unis et l'Allemagne.

première phase de la formation des monopoles, qui entraîne la formation d'une oligarchie/ploutocratie, qui se compte sur les doigts de la main, et qui contrôlent directement l'ensemble du système productif à l'échelle des pays du capitalisme central impérialiste développé et à l'échelle mondiale.

Le paroxysme de la critique de la sénilité de ce système correspond justement à cette phase et motivera davantage l'appel d'Amin pour une déconnexion, comme pour dire qu'aucune alternative n'est possible au sein dudit système gouverné essentiellement par l'impérialisme, c'est-à-dire l'occupation, l'accumulation et la dépossession.

4. Samir Amin et la critique du capitalisme sénile

Chez Samir Amin, il n'y a pas de dichotomie entre les deux histoires de la mondialisation libérale et du capitalisme. L'une justifie l'autre tout en la nourrissant et vice-versa. Amin s'intéresse inévitablement alors à la chronologie. Il aime la chronologie car un bon théoricien de l'économie est d'abord un bon historien des sciences. Pour cette raison, ses diverses analyses de la crise mondiale sont transversales et démontrent que la crise de la mondialisation traduit aussi celle du capitalisme. Il ne s'agit donc pas de sortir de la crise du capitalisme mais plutôt du capitalisme lui-même. Dans *Déconstruire le discours néolibéral* (2014, p. 14), Amin est catégorique, il pense qu'on ne peut pas sauver ce système [et il le disait justement dans son discours inaugural, prononcé lors de l'inauguration des « samedis de l'économie » au siège de la Fondation Rosa Luxembourg (FRL) à Dakar] :

La crise du capitalisme contemporain porte en germe l'implosion du système. On le voit chaque jour dans les principaux centres impérialistes de la Triade. Il y a d'abord les vaines tentatives de « sauver » le système qui n'ont fait qu'aggraver la crise, comme aux États-Unis, au Japon et la zone euro. Il y a ensuite l'effondrement de certains pays européens comme la Grèce, le Portugal et l'Italie. Il y a surtout le développement et l'approfondissement des luttes sociales et politiques contre les politiques d'austérité, comme l'illustrent les grèves et manifestations qui drainent des millions de personnes dans tous les pays européens, y compris dans ceux qui sont hors de la zone euro, comme la Grande Bretagne.

Le capitalisme libéral repose, selon Amin (1991, p. 66), sur trois postulats que la mondialisation a toujours essayé de mettre en orbite, d'abord « Premier postulat libéral : le « marché » exprimerait une rationalité économique en soi qui se situe hors de tout contexte social spécifique ». Une rationalité intrinsèque semble être assignée au marché qui

s'autorégule en se donnant ainsi un sens. Autrement dit, c'est une manière idéologique d'idéaliser le marché pour lui donner une certaine légitimité morale voire une humanité. Ce qui est impossible.

Cependant, littéralement la rationalité supposée du marché suscite deux problèmes majeurs. Premièrement, si le marché mondial est doté d'une rationalité spécifique, on se demanderait : de quelle rationalité est-il question ? Deuxièmement, le cas échéant, toutes les autres sphères économiques, pour adhérer à la logique du marché mondial libéral, devront abandonner leurs rationalités spécifiques à moins que la rationalité soit unique (?!). Pour traiter le premier aspect du problème, la rationalité du marché est historique, c'est-à-dire, qu'au sens d'historicité, elle doit être multiple et dynamique⁸.

En distinguant les transformations du marché entre les différentes phases historiques du capitalisme (3) qui l'ont porté à savoir le capitalisme historique, le « capitalisme des monopoles » et le « capitalismes des monopoles généralisés », Samir Amin démontre le caractère caduc de cette prétendue « rationalité » assignée historiquement au marché. Dans une interview (22 novembre 2007) accordée à Antonio Torrenzano sur les Droits de l'Homme et l'impunité des tyrannies, Amin déclare :

Actuellement, l'idéologie dominante associe l'idée de la démocratie à la liberté du marché : que c'est une formule idéologique dans le sens le plus vulgaire et négatif de la parole. Dans le contexte présent, d'un capitalisme mondialisé, la démocratie (aussi dans ses formes mutilées), n'est pas un progrès réel ou potentiel, mais au contraire, un mot vide sans légitimité et crédibilité.

Le capitalisme, dès le début, a invoqué des similitudes entre la « rationalité du marché » et les lois de la Nature, ce qui revient à vouloir l'essentialiser pour en faire une sorte d'archétype atemporel et universel auquel on doit tout simplement se conformer. La position critique d'Amin vis-à-vis de ce postulat est sans équivoque. Il affirme (1991, p. 66) : « En fait le « marché » ne détermine pas les relations sociales ; au contraire le cadre défini par celles-ci détermine les conditions d'opération du marché ». Il

8 Cf. Amin Samir, *L'eurocentrisme*, Paris, Anthropos-Economica, 1988. Dans cet ouvrage, en critiquant l'eurocentrisme, Samir Amin plaide en faveur d'un monde multipolaire. Par conséquent, le marché ne peut pas s'inspirer seulement des valeurs eurocentriques. Il ne détermine pas les valeurs.

s'inscrit ainsi dans le schéma dialectique et matérialiste de l'histoire tel que l'a défendu Marx à travers notamment, sa dialectique de la conscience dans son rapport au fait social empirique.

Le deuxième postulat de la doctrine libérale en vogue consiste dans la confusion entre démocratie et capitalisme. Celui-ci se cache derrière les « valeurs » dites démocratiques pour s'épanouir. Or, de l'avis d'Amin (1991, p. 66, 67), « Il s'agit là d'une véritable supercherie ». Les valeurs auxquelles on fait référence figent et appauvrissent le débat sur la démocratie, en ce sens qu'elles ne s'ouvrent pas aux autres humanités et valeurs sociales. Quant au troisième postulat libéral, il s'agit de la théorie selon laquelle : la condition *sine qua non* de la réussite de tout développement local est sa liaison nécessaire au système mondial dominant. C'est ce qui pousse Amin (1991, p. 70) à affirmer :

L'hypothèse théorique sous-jacente est que le « développement » dépend pour l'essentiel de conditionnements internes propres à chaque société, leur intégration à l'économie mondiale étant un facteur potentiellement favorable (si on sait en exploiter les chances qu'il offre). Cette thèse n'est pas seulement démentie par l'histoire des cinq siècles d'expansion capitaliste, qui est celle d'une polarisation sans cesse reproduite et approfondie jusqu'à nos jours et pour tout l'avenir visible, elle est également sans fondement.

En observant de près la critique aminienne des postulats théoriques du capitalisme libéral, on a l'impression qu'elle sert de matière (d'expériences, de points d'appui) pour fonder sa série d'alternatives théoriques (citée supra). Cela nous amène à le considérer comme un penseur du système. Autrement dit, toutes les facettes de sa pensée [critique, analytique, exégétique et « apologétique »] tiennent à une logique interne ; et les unes peuvent justifier les autres. Finalement, la critique d'Amin révèle, au-delà de son érudition, la valeur du concept de transversalité : sociologie, histoire, philosophie morale et politique, éthique, économie s'y conjuguent dans une parfaite imbrication.

Conclusion

Samir Amin fait sans doute partie des penseurs les plus influents de notre époque. Avec lui, il n'y a quasiment plus de frontières entre le

militant-activiste, l'enseignant-expert et le théoricien-dissident. Sa rigueur scientifique, sa générosité intellectuelle et sa disponibilité font de lui un homme hors de classe, c'est-à-dire un esprit chevaleresque et un grand leader de la communauté intellectuelle dont le caractère d'un rassembleur reste incontestablement bien au-delà de la moyenne. Demba Moussa Dembélé a, en effet, raison de le qualifier d'*intellectuel organique au service de l'émancipation du Sud*. Finalement, son travail, sa production, ses initiatives et dynamiques révolutionnaires resteront pendant très longtemps un firmament sûr pour la postérité afin que naissent une Afrique indépendante et prospère dans un monde libre et développé.

Références bibliographiques

- AMIN Samir, 1985, *La Déconnexion*, Paris, La Découverte.
- AMIN Samir, 1988, *L'eurocentrisme*, Paris, Anthropos-Economica.
- AMIN Samir, 1991, *L'empire du chaos*, Paris, L'Harmattan.
- AMIN Samir et NKAFU Nkemnkia, 22 Novembre 2007, « La démocratie : dictature camouflée, démocratie truquée en Afrique », in *Conversation avec Samir Amin et Martin Nkafu Nkemnkia* (réalisée par Antonio Torrenzano, Réflexions sur les Droits de l'Homme et l'impunité des tyrannies).
- ARON Raymond, 1965, *Essai sur les libertés*, Paris, Calmann-Lévy.
- Cahiers d'économie politique*, 2001, « Qu'a-t-on appris sur la concurrence imparfaite depuis Cournot ? », N°37, Paris, L'Harmattan.
- Déconstruire le discours néolibéral*, 2014, Dakar, ARCADE/Fondation Rosa Luxembourg.
- DEMBÉLÉ Demba Moussa, 2011, *Samir Amin: intellectuel organique au service de l'émancipation du Sud*, Dakar, CODESRIA.
- DIOUF Makhtar, 2010, *La science économique*, Paris, PUF.
- FALL Iba, 2014, *L'islam politique*, Paris, L'Harmattan.
- FAWZI-ROSSANO Didar, 1997, *Mémoires d'une militante communiste (1942-1990)*, Paris, L'Harmattan.
- FOÉ Nkolo, 2008, *Le post-modernisme et le nouvel esprit du capitalisme sur une philosophie globale d'Empire*, Dakar, CODESRIA.

- MAALOUF Amin, 1998, *Les identités meurtrières*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle.
- MARX Karl & ENGELS Friedrich, 1901, *Manifeste du parti communiste*, Paris, V. Giard & E. Brière.
- MARX Karl & ENGELS Friedrich, *Manifeste du Parti Communiste* [1848], www.marxists.org (consulté le 28/08/2018).
- SAMB Djibril, 1992, *Cheikh Anta Diop*, Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal.
- STACKELBERG Heinrich Von, 2001, « L'erreur dans la théorie des formes de marché sans équilibre » in *Cahiers d'économie politique*, 2001, Qu'a-t-on appris sur la concurrence imparfaite depuis Cournot ? n°37, Paris: L'Harmattan.
- STIGLITZ Joseph, 2003, *Quand le capitalisme perd la tête*, trad. Paul Chemla, Paris, Librairie Arthème Fayard.
- TOURÉ Khalifa, « Existe-t-il encore des militants en ce pauvre monde ? », Blog *Panorama Critique*, dimanche 21 juillet 2013.